

qu'un grave abus de confiance pouvait vous la faire perdre ; qu'il fallait que vous quittassiez la France à l'heure même, que je me chargerais de tout... et que si elle avait conservé quelque influence sur vous, je l'engageais, dans votre intérêt, à vous enjoindre de suivre mes ordres... Elle me remercia en versant des larmes de reconnaissance, me montra plusieurs lettres de vous. J'en ai une ici. Dans la dernière, sans vous expliquer, vous lui faisiez part de magnifiques espérances qui devaient, disiez-vous, se prochainement réaliser... Je frémis en songeant au malheur irréparable que votre fourberie pouvait causer... J'écrivis à mon ami de venir vous trouver à l'instant... pensant qu'il suffirait de prononcer le nom de votre mère pour vous prouver que tout était découvert, et que vous n'hésiteriez pas à abandonner Paris et la France... Ma lettre partie... mon inquiétude ne fut pas calmée... Je savais tout ce que vous osiez prétendre ; je savais votre audace hypocrite ; ce que je venais d'apprendre sur vous, changeant mes soupçons en certitudes, rendait mes craintes plus imminentes encore... Quoique chargé d'une grave mission... je partis... j'arrive à l'instant... Maintenant écoutez mon dernier mot... J'ai en mon pouvoir de quoi obtenir votre extradition... si vous hésitez à exécuter mes ordres... vous êtes immédiatement arrêté ; si au contraire, ainsi que je l'ai promis à votre malheureuse mère, vous consentez à partir, je me tairai, on pourvoira à tous vos besoins... Et la personne que vous savez, ne sera pas même instruite de votre infamie... Il est quatre heures du matin... il faut qu'à six heures, je sois parfaitement rassuré sur le sort de M. Boisseau, et que vous soyez en route pour l'Espagne sous la conduite de ce brave homme. Il montra Glapisson.—A ces conditions, je vous le répète... je consens à me taire... non pour vous... mais pour le bonheur, mais pour la tranquillité de la personne que je révère la plus au monde ;... elle ne saura pas même mon voyage à Paris... Vous lui écrirez ici devant moi une lettre dans laquelle vous lui annoncerez que des avis d'Allemagne vous faisant craindre d'être inquiété ici par suite du complot auquel vous avez pris part, vous prenez le parti d'abandonner la France. Une fois à Madrid, si vous vous y conduisez honorablement, votre avenir sera assuré... et je saurai prendre des mesures telles que vous ne quitterez pas cette ville... Voici mes dernières intentions... Répondez à l'instant... Je ne puis rester que deux heures à Paris... et je veux vous voir partir devant moi... Si vous refusez... les pièces seront dans une heure adressées à qui de droit. Et vous êtes arrêté !

Une pensée détestable passa par l'esprit d'Herman ; il répondit avec un imperturbable sang-

froid :—Je comprends, Monsieur. l'intérêt que vous portez à la personne dont vous parlez... mais je désirais savoir dans quel but vous voulez l'éclairer sur mon compte.

—Je vous dis que le rôle de délateur n'est pas le mien ; je respecte trop la femme dont je rougirais de prononcer ici le nom pour lui porter un coup si terrible... vous partirez... et elle ignorera toujours quel est l'homme qui, un moment, a surpris sa confiance...

—Vous agissez en ami fidèle, Monsieur, pour ne pas dire en amant évincé... qui veut à tout prix rentrer en grâce et qui pour cela fait le métier d'homme de police.

Raoul devint pourpre de colère, fit un mouvement menaçant... puis reprenant son calme, il dit à Glapisson :—A la première insolence de cet homme, tu le souffletteras... et encore... non, mon brave, laisse-le, je ne veux pas souiller tes mains...

—C'est égal, mon colonel, je ne suis pas dégoûté, j'ai des gants et je fermerai le poing ! Faut-il lui payer quelque chose d'avance ?

—Non, tiens-toi tranquille...

—Si j'avais pu hésiter un moment à suivre ma pensée, cette dernière injure me déciderait—dit Herman avec impudence.—Je ne puis rien opposer à la force brutale... mais vous vous repentirez tout à l'heure de m'avoir poussé à bout. Ah ! vous prenez assez d'intérêt à Mme de Bracciano pour venir de Vienne à franc-étrier, pour venir, malgré le courroux de l'Empereur, déjouer mes projets ; eh bien ! vous n'apprendrez pas, sans un mortel chagrin, j'espère... que cette femme est perdue.

—Que dit-il ? s'écria Raoul.

—Ah ! je suis Jacques Butler le voleur, soit. Eh bien ! demain tout Paris saura que Mme la duchesse de Bracciano a passé la nuit chez Jacques Butler, le voleur.

—Misérable, tu mens !

—Vous verrez si je mens... Pour vous prouver que je dis vrai, je vous déclare que je ne quitterai pas Paris... entendez-vous ?... vous me ferez arrêter... c'est tout ce que je veux... Au moins, elle sera déshonorée, et l'éclat sera tel, que, malgré votre amour, malgré la reconnaissance que lui inspirera peut-être votre conduite, vous n'oserez pas l'épouser, entendez-vous ? Quoiqu'elle soit libre, vous n'oserez pas vous marier à celle qui passera pour avoir été la maîtresse de Jacques Butler, le voleur... Ainsi je serai vengé d'elle et de vous !—s'écria Herman avec un éclat de rire cruel, et en jetant un regard d'intelligence à Pierre Herbin.

—La rage fait délirer ce misérable, dit Raoul stupéfait.